



## Sociétés et jeunes en difficulté

Revue pluridisciplinaire de recherche

25 | Printemps 2021

Varia

---

### Bernard Lahire [dir.], *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*

Paris, Éd. du Seuil, 2019, 1232 p.

Seghir Lazri

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sejed/10903>

ISSN : 1953-8375

#### Éditeur

École nationale de la protection judiciaire de la jeunesse

#### Référence électronique

Seghir Lazri, « Bernard Lahire [dir.], *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants* », *Sociétés et jeunes en difficulté* [En ligne], 25 | Printemps 2021, mis en ligne le 01 mars 2021, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/sejed/10903>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.



Sociétés et jeunes en difficulté est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Bernard Lahire [dir.], *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*

Paris, Éd. du Seuil, 2019, 1232 p.

Seghir Lazri

---

- 1 « Les enfants vivent au même moment dans la même société, mais pas dans le même monde » (p. 11). C'est ce constat qui amorce l'ouvrage, *Enfances de classe*, dirigé par Bernard Lahire, véritable somme sociologique, tant par sa taille que par la variété de son contenu. Ayant pour thématique globale les inégalités sociales, ce travail s'intéresse plus précisément à la question de leur transmission, avec pour objet de recherche le monde de la petite enfance. Regroupant dix-sept chercheurs, il sert un objectif très clairement affiché par l'auteur et son équipe, l'analyse de la naissance des inégalités. Il s'agit d'identifier les moments, les espaces où celles-ci émergent et influent sur la trajectoire des individus, puisque « saisir les inégalités présentes dès l'enfance est une manière d'appréhender l'enfance des inégalités, au sens de leur genèse dans la fabrication sociale des individus » (p. 13). Dès lors, cette focalisation sur les premières années de vie actualise les recherches sur la question de la transmission et invite plus subtilement à percer les ressorts de la reproduction sociale.
- 2 L'enfant n'est pas un être « neutre » dépourvu de dispositions sociales, affirme avec vigueur Bernard Lahire, si bien que cet ouvrage prétend « combler deux grandes lacunes » : celle de certains courants psychologiques mais aussi sociologiques, tout d'abord, qui tendent à minimiser l'impact de l'environnement social sur les actions et les comportements des très jeunes enfants en concevant un enfant « supposé acteur de sa socialisation et co-constructeur de ses savoirs » (p. 13) et celle de l'ensemble des études statistiques qui, bien qu'elles recensent et mettent en lumière certains processus, ne proposent pas de réels moyens de compréhension et d'appréhension de la question des inégalités. Face à ces manques, le livre offre une analyse fine des processus de socialisation, des micro-détails de la vie quotidienne, des inclinaisons, pour montrer que dès le plus jeune âge, des différences *a priori* peu significatives sont en réalité des ressources rentables à la fois socialement et scolairement.

- 3 L'ouvrage se divise en trois grandes parties distinctes. La première partie, rédigée par Bernard Lahire, fixe le cadre problématique de la recherche ainsi que son dispositif méthodologique. Une filiation théorique et épistémologique que l'on peut qualifier de classique est affirmée, dans le sillage des grands travaux d'Émile Durkheim, et de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron sur les processus de socialisation. Mais à l'inverse de l'ouvrage *Les Héritiers*<sup>1</sup>, son originalité réside dans le fait de s'intéresser au moment de l'entrée dans le système scolaire et non à la sortie. Ce qui permet de réintroduire une importante dimension socialisatrice, là où de nouvelles approches comme celles des *childhood studies* sont aujourd'hui dominantes. L'approche proposée par Bernard Lahire se veut donc aussi critique, puisqu'elle remet en cause la tendance conceptuelle à « oublier que les capacités d'action, de choix et de décisions sont inégalement réparties et inégalement formées à travers des expériences socialisatrices précoces » (p. 22). En d'autres termes, les enfants sont des êtres actifs, mais le champ d'action est très subtilement déterminé par leur environnement social.
- 4 Ce qui invite justement à replacer la famille au cœur du processus de socialisation, comme élément important de la transmission. Si la sociologie des liens sociaux initiée par Émile Durkheim<sup>2</sup> insiste sur l'importance et la primauté du lien de filiation, par rapport aux autres liens sociaux, cette recherche met aussi en lumière la force du cadre familial comme ressource principale mais aussi comme puissance structurante. Intrinsèquement liée aux conditions matérielles, la famille offre une vision du monde à l'enfant, une perception de la réalité et, de fait, un champ des possibles de telle sorte « qu'il ne prend non pas ses désirs pour la réalité, mais la réalité des possibles pour ses désirs les plus personnels » (p. 34). La famille ordonne la vie de l'enfant et lui confère une place dans l'espace social.
- 5 Et cette place va être remise en jeu par l'institution scolaire qui, selon Bernard Lahire, est « le premier grand marché extrafamilial sur lequel se rejoue pour lui, la question de sa place sociale en tant qu'enfant » (p. 35). Le classement scolaire visant à légitimer des dispositions transforme « des différences et des inégalités familiales en différences et inégalités proprement scolaires ». À ce propos, ce chapitre revient sur les fondements du concept d'inégalité, et sur la distinction rigoureuse entre différence et inégalité. Ce passage rappelle que ce qui constitue socialement la dissemblance entre une différence et une inégalité est le degré de désirabilité. D'après Bernard Lahire : « C'est bien parce que la richesse est plus enviable que la pauvreté, que l'instruction et les savoirs sont mieux considérés que l'absence d'instruction et l'ignorance, et que la bonne santé est préférable à la mauvaise santé qu'il n'est pas seulement question de différences sociales entre riches et pauvres, instruits et non-instruits, personnes en bonne santé ou personnes souffrantes ou diminuées, mais bien d'inégalités » (p. 39). De plus, ce chapitre comporte une dimension critique envers les autres sociologues et autres penseurs (éditorialistes, journalistes) pour qui l'étude objective des inégalités a été abandonnée au profit d'une « phénoménologie sociale » (p. 45). Enfin, le dernier chapitre de cette partie I prépare au reste de l'ouvrage, à savoir les entretiens et leur analyse. Dans cette section, Bernard Lahire revient sur la méthodologie et son apport concernant la thématique des inégalités. Loin d'être uniquement focalisée sur le sujet « enfant », l'équipe autour du chercheur a multiplié les méthodes d'enquêtes, les sujets observés, de même que les thèmes abordés. Ainsi, cette enquête s'est intéressée à l'environnement familial et scolaire de 35 enfants, répartis selon trois catégories sociales (populaire, moyenne, élevée) tout en donnant à voir deux types de ressources :

celles objectivées (revenu, patrimoine, diplôme) et celles incorporées (dispositions, compétences). Pour chaque cas d'étude, le cercle familial et le cercle scolaire ont fait l'objet d'un entretien et d'une analyse. Et cela, dans le but très précis de comprendre les effets combinés de l'ensemble des interactions dans le processus de socialisation de l'enfant, et saisir comment certaines ressources apparaissent rentables ou handicapantes sur le marché scolaire. D'ailleurs, le travail autour des enfants s'accompagne d'une journée d'observation en milieu scolaire, ainsi qu'un exercice langagier mettant en lumière les niveaux de langages et de compréhension des enfants. L'ensemble des données récoltées (reprenant aussi en compte d'autres dimensions de la vie quotidienne comme le sport ou le logement) sert à montrer qu'entre les différents groupes d'enfants, subsistent des inégalités initiales et de contexte social réduisant leurs chances futures : « Si les enfants opèrent toujours un travail d'appropriation qu'on leur impose, ils ne peuvent néanmoins s'approprier que ce qui leur est donné à s'approprier » (p. 58). Cette fin de première partie, plus épistémologique, permet de mieux appréhender les 18 cas présentés sur les 35 composant la partie suivante, et dont les données livrées de manière immédiate (on y trouve peu d'analyses théoriques) peuvent aussi apparaître comme des éléments efficaces de compréhension de la réalité. Pour exemple, cette retranscription fidèle des propos des enquêtés, avec les fautes de langage ou les accents, a pour effet de matérialiser des différences entre les populations et les groupes sociaux, et ainsi de cristalliser des inégalités langagières, mais surtout scolaires.

- 6 La partie II, qui quantitativement représente le volume le plus important du livre, restitue l'ensemble des matériaux collectés des 18 études de cas, eux-mêmes classés selon la position sociale des parents. Ce classement graduel se divise en trois catégories avec, à l'intérieur même de ces catégories, des divisions établies selon les ressources acquises. On distingue ainsi, au sein du milieu populaire, le groupe des enfants issus des familles les plus précaires, ou encore, au sein des classes moyennes, ceux dont les parents possèdent un capital culturel élevé. Cette segmentation, mais aussi cette reconnaissance de pôles de ressources au sein d'une même catégorie, nous permet de mieux repérer les enjeux des acteurs au sein d'une même classe et de discerner les éléments autorisant une mobilité sociale.
- 7 La partie III se décompose en plusieurs analyses synthétiques selon dix thèmes transversaux. Chacune d'elles est rédigée par deux ou trois membres de l'équipe de recherche et aborde des sujets comme : le langage, le corps, le lieu de vie, le rapport à l'argent, le sport, les loisirs, l'école et les jeux, la disponibilité parentale, l'autorité et le corps. Dans le cadre de cette revue, nous allons nous focaliser sur deux thématiques se révélant intéressantes quant au sujet de la jeunesse en difficulté, à savoir le rapport à l'autorité et au sport.
- 8 « Obéir et critiquer », chapitre rédigé par Géraldine Bois, Gaële Henri-Panabière et Aurélien Raynaud, examine la question du rapport à l'autorité. L'intérêt d'un tel questionnement dans le champ des études sur les inégalités précoces est de mettre en perspective le rapport entre discipline et origine sociale. Si l'obéissance, qui par définition est une soumission à une autorité, peut apparaître comme une faculté nécessaire et se retrouver « scolairement valorisée » (p. 1007), les auteurs, démontrent surtout au travers cette analyse que les formes d'autorité sur les enfants, du fait de leur diversité, « jouent un rôle dans la construction des inégalités sociales dès l'enfance » (p. 1008). Tout d'abord, les diverses formes d'autorité ne débouchent pas sur les mêmes

formes de docilité. La docilité scolairement recherchée par les enseignants est celle correspondant à un haut degré d'autonomie : « la faculté de l'enfant non pas seulement à se plier aux injonctions scolaires, mais à se corriger, à amender durablement son attitude est particulièrement appréciée des enseignants. » (p. 1009). Et cette intériorisation des règles se retrouve assez fréquemment chez les enfants des classes supérieures et moyennes, contrairement aux enfants des classes populaires pour qui la présence d'un adulte est beaucoup plus courante, ce qui est alors perçu par le corps enseignant, comme « une carence importante » (p. 1011). Dans le cadre de cette interrogation sur l'autorité et l'obéissance, il est notable de comprendre que ces comportements sont principalement le produit d'une socialisation familiale, amenant dans un second temps les enquêteurs à interroger les interactions entre enfants et parents. Ainsi, on discerne que les parents des classes supérieures et moyennes ont une tendance à expliquer les règles, à les « faire comprendre » (p. 1017) et, de fait, à permettre à l'enfant de mieux intérioriser les règles. Les enfants des classes populaires, quant à eux, sont amenés à subir une autorité plus directive de la part de leurs parents, ces derniers les considérant comme « trop petits pour s'autocontraindre et pour discuter les règles » (p. 1027). Cette différence de relations d'autorité est par ailleurs assez fondamentale dans l'acquisition d'une autre qualité valorisée scolairement : l'esprit critique. D'après les chercheurs, les enfants des classes supérieures et moyennes (principalement ceux des fractions les plus cultivées) ayant su intérioriser les règles de discipline et compris leur sens, sont aussi les plus disposés socialement à les questionner et à y porter un regard critique. De telle sorte que cette disposition devient une faculté scolairement rentable : « Les enfants de ces familles étant souvent considérés comme assez grands pour faire preuve d'autocontrainte et pour être confrontés à des opinions contradictoires, prennent en quelque sorte de l'avance sur les autres dans différents domaines (comportement, discursif, réflexif) » (p. 1028). En substance, à travers ce thème du rapport à l'autorité, on assiste à la transformation, par l'école, d'une disposition acquise au sein de la famille en véritable plus-value scolaire.

- 9 Rédigé par des sociologues spécialistes de la question, Christine Mennesson (sur le genre<sup>3</sup>) et Julien Bertrand (sur la formation<sup>4</sup>), le chapitre sur le sport revient sur les choix opérés par les parents. Il montre qu'ils sont évidemment le résultat des conditions d'existence, mais aussi des stratégies définies par les parents. Dans les fractions les plus pauvres des classes populaires, la pratique du sport est extrêmement réduite, voire inexistante. Cela est dû, notamment, à l'instabilité matérielle et psychologique des parents (les auteurs parlent de « charge mentale de la précarité », p. 1122). Les enfants appartenant à la partie dite supérieure des classes populaires et aux petites classes moyennes adoptent une pratique plus modérée, où la convivialité et le défoulement de l'enfant sont recherchés, même si certains choix peuvent aussi avoir fonction de distinction vis-à-vis d'un autre groupe social jugé problématique (le petit Ilyes pratique la natation pour éviter « qu'il ne traîne dans le quartier », p. 1125). En revanche, concernant les deux autres catégories, le choix sportif répond à deux impératifs différents, reflets d'aspirations sociales distinctes. Pour le pôle culturel des classes moyennes, la pratique sportive, se voulant une forme d'accomplissement, se retrouve étroitement mêlée à une dimension artistique (le cirque par exemple). La compétition ainsi que l'intensité de la pratique sont rejetées. Cette critique de la compétition s'explique par le fait que certaines trajectoires parentales ne peuvent pas promouvoir ce type disposition (les parents ayant connu un déclassement social), mais aussi par une volonté d'encourager un autre modèle social, non compétitif. Quant aux

catégories supérieures, le sport est fortement présent dans la vie de leurs enfants. Au-delà d'une pratique institutionnalisée importante, ils accèdent à une variété de disciplines parfois exclusives (ski, équitation). La primauté des activités dans leur emploi du temps est pleinement encouragée par les parents, qui voient dans le sport un moyen d'inculquer les valeurs propres à leur position sociale dominante, comme le goût de l'effort, de la compétition et du dépassement de soi. Ces valeurs contribuent à façonner chez ces enfants, une disposition à agir en leadership au sein de la classe et à devenir des dominants : « le goût de l'effort n'a pas simplement pour but de "se dépasser", mais bien de dépasser les autres » (p. 1134). Par ailleurs, l'importance de l'activité sportive dans ces milieux concourt implicitement à affirmer un ordre social sexué hégémonique. Ainsi les petites filles sont orientées vers des pratiques de dépassement visant à acquérir un capital corporel genré et dominant, comme la danse classique.

- 10 En somme, de la docilité au goût de l'effort, ou encore à l'estime de soi, la pratique sportive est essentielle au sein des différentes classes sociales, puisqu'elle permet l'acquisition de compétences comportementales scolairement valorisées. Néanmoins, en soulignant les disparités entre les différents milieux et les enjeux autour des choix, les auteurs révèlent que le sport allié au système scolaire devient un instrument puissant de reproduction sociale.
- 11 La conclusion de l'ouvrage incombe à Bernard Lahire, qui y développe deux points assez captivants. Le premier est une ouverture vers une thématique originale et en apparence assez éloignée du sujet, à savoir la réalité augmentée. Si cet objet de recherche est spécifique à la philosophie des sciences, le saisir dans une perspective sociologique vient apporter une réflexion éclairante sur l'impact des inégalités sociales. Et c'est avec justesse que Bernard Lahire montre que l'extension de soi, c'est-à-dire l'augmentation de ses capacités humaines (physiques et cognitives), de son confort et de l'emprise sur le réel, est étroitement dépendante des ressources dont dispose initialement un individu. Une personne cumulant les handicaps et les besoins se retrouve affaiblie et moins en possession de son destin qu'une personne disposant d'un héritage certain, assurant un environnement propice au développement de ses aptitudes. Bernard Lahire mobilise ce concept de réalité augmentée pour mettre en lumière le poids considérable des structures sociales dans le développement de l'enfant. Réintroduisant de la culture et du social dans une approche se voulant exclusivement essentialiste et réductrice. Et cette constatation amène le sociologue à revenir sur l'importance des sciences sociales comme instrument de compréhension de la société, mais aussi de sa transformation. Il en appelle à ce que les gouvernants se saisissent des recherches afin de mener des politiques de réduction des inégalités plus efficaces, et à ne pas se retirer des domaines essentiels de la vie sociale (éducation, logement) : « À chaque recul de l'État dans tous les domaines concernant la famille, ce sont des inégalités qui se creusent entre les classes et des horizons qui se referment » (p. 1179).
- 12 *Enfances de classe* est une véritable démonstration sociologique, d'une part en s'intéressant à un objet peu abordé dans le champ de la sociologie de la socialisation et d'autre part en faisant la preuve d'un véritable travail d'équipe. La direction de cette étude est bien menée et cela se ressent dans le rythme de lecture. Les différents chercheurs, du fait de leur style et leur domaine de recherche, offrent des analyses fines et une contribution intellectuelle sans précédent. Cet ouvrage permet de renouer avec une sociologie des inégalités sociales qui se retrouve enrichie de nouveaux

éléments de compréhension. Alors que les inégalités de richesses sont au centre des débats et des revendications ces dernières années, les travaux de l'équipe de Bernard Lahire donnent à voir ces inégalités dans ce qu'elles ont de plus vivant. De surcroît, ce travail les fait connaître dans un univers où les représentations sociales véhiculent des images d'innocence et de pureté. Or ce monde qu'est la petite enfance est soumis aux mêmes forces socialisatrices que le reste de la société et ce livre, en explorant plusieurs domaines de la vie des enfants, effectue un travail d'archéologie des inégalités, non pas dans le temps objectif, mais dans le temps vécu.

---

## NOTES

1. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, éd. de Minuit, 1964, 192 p.
  2. Serge Paugam, *Le lien social*, PUF, Que sais-je ?, Paris, 2018, 128 p.
  3. Christine Mennesson, *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan, 2005, 226 p.
  4. Julien Bertrand, *La fabrique des footballeurs*, Lyon, La Dispute, 2012, 165 p.
- 

## AUTEUR

### SEGHIR LAZRI

Titulaire d'un master de sociologie à l'EHESS, ancien doctorant en sociologie à l'université Paris Descartes (LASCO-CERLIS) et journaliste pour Libération. Seghir Lazri travaille sur les questions de vulnérabilité dans le milieu de l'élite sportive et traite des questions sociales concernant le sport pour le quotidien.